

# De plume et d'épée

Octave Mirbeau

... Gérard Joulé, *Epalinges*

**Octave Mirbeau,**  
*Combats littéraires,*  
l'Age d'Homme,  
Lausanne 2006, 700 p.

Il fut un temps, si lointain déjà, où la critique littéraire, c'était de magnifiques éreintements, de splendides assassinats perpétrés par des hommes de lettres qui étaient en réalité des hommes de guerre déguisés, et qui maniaient la plume à défaut de l'épée (interdite depuis les fameux édits du cardinal qui fonda l'Académie française et qui préférait avoir à sa botte quarante plumitifs, plutôt que de voir la fine fleur des gentilshommes de France s'étriper au Bois le matin, avant la messe, pour une femme, pour Dieu, ou tout simplement pour défendre un point d'honneur ou de casuistique).

Dans un roman de Chesterton, on voit un jeune Ecosais catholique défier en duel un incroyant, un athée qui avait injurié la Vierge Marie. Ce sont là de ces délicatesses qu'on n'a plus l'occasion de voir aujourd'hui. La polémique fortifiait et assouplissait le jarret et le poignet des bretteurs et, tout en aiguisant la plume des gens de lettres, donnait du style, du tranchant, de la pointe à leurs mots et à leurs phrases. On succombait d'un mot d'esprit bien placé, car le ridicule alors tuait. Ces temps-là hélas ! ne sont plus et le niveau des Lettres et la qualité du style de nos auteurs en a horriblement pâti.

Octave Mirbeau (1848-1917) était de cette héroïque et virile tribu. On l'a surnommé le Léon Bloy des anarchistes. Il fut à la gauche ce que Bloy fut à la droite catholique : un hardi bretteur. Les

deux hommes (exacts contemporains) se connaissaient, s'estimaient, se saluaient d'un trottoir à l'autre. Je ne sais pas s'ils allaient jusqu'à se serrer la main. Mais je ne crois pas qu'ils se soient jamais battus en duel l'un contre l'autre. Bloy était un catholique forcené, comme Mirbeau était un anti-clérical déclaré.

Etre, en ce temps-là, c'était être extrême, dans ses pensées, dans ses jugements et ses actes. C'était aller jusqu'au bout de son combat. On était d'un camp ou de l'autre, les choses étaient tranchées. On guerroyait sous un drapeau, quitte à en changer. C'est ainsi qu'on vit de spectaculaires conversions. On vit Barrès, l'homme du culte du moi, devenir l'homme du culte des morts et de la patrie. On vit Péguy, le républicain jauresiste, tourner le dos à ses premières amours et devenir le chantre de Jeanne d'Arc, d'Eve notre mère et de la Vierge Marie notre Dame.

## Amoureux de la verve

Voyons un peu ce que Mirbeau a à nous dire sur les femmes. C'est à propos d'un livre de Rémy de Gourmont. « Qu'on ne croie pas, par ce qui va suivre, que je sois l'ennemi des femmes. Je suis tellement leur ami, au contraire, que je déteste toutes ces revendications grossières qui les déféminisent et je ne puis voir, sans une grande tristesse, combien il y en a qui, poussées par un stupide orgueil, veulent

détester cette mission humaine, supérieure et magnifique d'être les procréatrices de la vie... La femme n'est pas un cerveau : elle est un sexe, et c'est bien plus beau. Elle n'a qu'un rôle dans l'univers, mais grandiose : faire l'amour, c'est-à-dire perpétuer l'espèce. Le jour où les femmes auront conquis ce qu'elles demandent, le jour où elles seront tout, sauf des femmes, cela en sera fait de l'équilibre de la vie humaine. Et Lilith reparaitra avec son ventre à jamais stérile dans un monde vaincu... »

Pour un athée anarchiste et anti-clérical, se retrouver sur la même ligne que les Pères de l'Eglise, c'est assez fortiche, non ? Et voilà maintenant avec quels yeux admiratifs il voit notre Barbey.

« Il y a du Normand dans M. d'Aureville, du pirate épris de combat. Les articles qu'il publie chaque semaine dans le *Constitutionnel* sont les plus hardis de ceux qui paraissent entre les colonnes des journaux. Catholique intransigeant jusqu'à soutenir qu'il aurait fallu brûler Luther, M. d'Aureville a dans les veines du sang d'une famille qui a chouanné. A Valognes, sa ville, où il passe tous les automnes, il n'a qu'à regarder les pierres des vieux hôtels pour se rappeler les souvenirs des vieilles figures de soldats des landes qu'il a connues durant son enfance. Il erre le long des rues pour ramasser ces souvenirs, et de temps à autre, il coule ces impressions d'une histoire qui fut héroïque dans le moule de quelque roman, beau comme une épopée, qui s'appelle *L'Ensorcelée* ou *Le Chevalier des Touches*. (...) Ah ! si Barbey, comme beaucoup de médiocres et de lâches, au lieu de répandre sur les plaies l'acide qui brûle et purifie, avait distribué le miel des paroles menteuses, s'il avait flatté les faux artistes, les faux écrivains, les journaux et les foules, s'il avait élevé ce qui est bas et petit, s'il

avait rapetissé ce qui est sublime et grand, combien riche et combien populaire il serait aujourd'hui ! Mais aussi comme il ne serait plus notre Barbey d'Aureville, celui que nous nous plaisons tant à admirer, dans sa noble pauvreté et sa fière obscurité. »

Ne vous avais-je pas dit qu'avec Mirbeau on n'en finissait pas d'être en bonne compagnie ? Passons maintenant à ce qu'il a à nous dire de Léon Bloy, le deuxième mousquetaire : « Voici un homme d'une rare puissance verbale, le plus somptueux écrivain de notre temps, dont les livres atteignent parfois à la beauté de la Bible. Ne cherchez ni dans Chateaubriand, ni dans Barbey, ni dans Flaubert, ni dans Villiers une prose plus architecturale, d'un modelé plus savant et plus souple. Pour peindre des êtres et des choses, il a souvent trouvé d'étonnantes, de fulgurantes images qui les éclairent à jamais et les stigmatisent comme des bafres. »

Octave Mirbeau



D'un homme triste et lâche, il écrit : « Cependant, quand il avait bu quelques verres d'absinthe, ses pommettes flamboyaient, au haut de son visage, comme deux falaises par une nuit de méchante mer. » Il fait dire à une pauvrete : « Ma vie est une campagne où il pleut toujours... » La même, racontant comment elle a frappé presque à mort un homme qui voulait la violer : « Quand j'ai frappé, j'ai cru qu'il me poussait un chêne dans le cœur ... » « Nul ne sait son propre nom, nul ne connaît sa propre figure. Tous les visages et tous les cœurs sont obnubilés comme le front du parricide, sous l'impénétrable tissu des combinaisons de la Pénitence. On ignore pour qui on souffre et pourquoi on est dans les délices. Le ciel ne passera pas et l'enfer n'aura pas de fin... »

## Un passionné impulsif

Après avoir oscillé entre des doctrines incertaines, allant de la réaction la plus franche à l'anarchie transcendante, Mirbeau se jeta dans l'Affaire Dreyfus avec cette sorte de furie qu'il apportait à tout ce qu'il faisait. Il se brouilla même avec ses amis les plus intimes, jusqu'au moment où la guerre de 14 lui apporta d'âpres remords.

Tolstoï faisait grand cas de Mirbeau. Il aimait avec raison sa verve brûlante, son ironie, son mordant et la façon dont il envoyait coucher les préjugés bourgeois, parmi lesquels il rangeait, comme Baudelaire, le bon sens. Il y a dans ses écrits une sorte de sincérité pathétique qui donne une couleur flamboyante à son style.

Mirbeau descend directement de cet autre grand bavard de génie, Diderot. Sa phrase à l'emportement du *Neveu de Rameau* et son dialogue débridé rappelle ceux de la *Religieuse*. C'était un homme

changeant, un impulsif sentimental avec des visions noires qui cédaient tout à coup à des sympathies ardentes et enflammées. Il adorait Dostoïevski.

Quand il peignait l'amour physique, le seul qu'il semble avoir connu, il le peignait comme un tourment, comme une maladie qu'attisait la possession mais dont elle ne délivrait pas. C'est un des rares auteurs de ce temps-là qui soient allés au bout de leurs pensées en donnant le sentiment que celles-ci aient encore beaucoup plus loin s'ils arrivaient à les suivre.

Frère de combat des Darien, des Rochefort, des Vallès, des Zola, il se reconnaissait aussi chez des gens comme Bloy ou Huysmans, mais il n'avait jamais pu attraper leur foi - le chercha-t-il même ? - qui l'eût extirpé de la matière et délivré une bonne fois du baigne matérialiste au fond duquel il croupissait et d'où montaient à tout moment ses gémissements et ses râles.

Ses jugements étaient parfois déconcertants et ses anecdotes piquantes, lestes et assez souvent scabreuses. A table avec ses collègues de l'Académie Goncourt, il égayait leurs dîners en racontant avec beaucoup de sérieux des histoires de cuisinières infidèles. Il n'est pas pour rien l'auteur du *Journal d'une femme de chambre* (1900). Les amours ancillaires, il en parlait en grande connaissance de cause.

## Le bourgeois, sa bête noire

Toute sa vie, Mirbeau eut une bête noire et c'est en quoi cet homme de gauche rejoignait des catholiques aussi réactionnaires que Bloy, Barbey ou Villiers : cette bête, c'était tout simplement le bourgeois. Mais on ne sait pas toujours ce qu'il entendait au juste par là. Est-ce un type moral ou une classe sociale ?

Le bourgeois, disait Flaubert, est celui qui pense bassement. Beaucoup d'hommes pensent bassement. Peu s'élèvent au-dessus du porc. C'est, toujours selon Flaubert et Mirbeau, celui qui est à la fois peu intelligent et qui manque de générosité ; bref c'est le mufle et le goujat d'aujourd'hui, d'hier et de demain. C'est cette légion dont parle l'Évangile, désespérant de pouvoir bien l'identifier ou la racheter. Mais de ces gens-là, il y en a évidemment dans toutes les couches de la société (quand la société avait encore des classes) sans exception. Il y a même des bourgeois parmi ceux qui font semblant de descendre les bourgeois, et il y a des artistes plus bourgeois que des bourgeois. Un Baudelaire, fils de bourgeois, représente l'aristocrate de sa classe.

Le malheur et la malédiction de la bourgeoisie, c'est qu'elle a remplacé la noblesse et qu'aucune société ne peut subsister sans une aristocratie héréditaire. C'est ainsi que le travailleur, l'homme d'argent ont pris la place du noble, dont la vertu première était la générosité de celui qui est prêt à verser son sang pour son Dieu et son roi. Ce n'est pas tout à fait la faute de la bourgeoisie si la noblesse a disparu, mais enfin elle a pris sa place et elle s'y sent mal à l'aise. Elle sait qu'elle est une usurpatrice et c'est ce sentiment-là qui lui donne mauvaise conscience et qui l'empêche d'exercer le pouvoir et l'autorité d'une manière pleine et entière.

Il faut dire cependant à la décharge du bourgeois du temps de Mirbeau par rapport au nôtre ou à celui qui en tient lieu, c'est qu'il avait du répondant. Il savait se défendre, ne se laissait pas marcher sur les pieds par l'artiste. Il affichait bien haut ses convictions. Il n'avait pas peur de crier qu'il était sur terre pour gagner de l'argent et faire fortune. Il n'avait pas honte. Il faisait la guerre aux « artistes »

ou à ceux qui se disaient tels et toute guerre est salutaire. Pour les deux camps. Toute guerre aide à préciser les choses et à se définir soi-même.

## La lame d'une épée

On croirait, n'est-ce pas, en le voyant ainsi, rodomont et bravache comme un reître du XVI<sup>e</sup> siècle ; on croirait, n'est-ce pas, en lisant ses articles où les phrases vont frapper en pleine poitrine, comme des coups de rapières, ceux qu'il appelle les malfaiteurs et les pieds-plats des lettres, qu'Octave Mirbeau dans sa vie était un farouche et un haineux. Et pourtant aucun homme n'était plus doux, plus aimant, plus généreux que lui.

Ce satiriste d'une folle et grandiose violence était un écrivain très pur, dont l'outrance respectait le génie de la langue et de la rhétorique. Il avait l'imagination burlesque et ardente et un don de grossissement et de déformation remarquable, qui s'accompagnait toujours de magnifiques colères. Bref un polémiste, un duelliste-né. Car il aimait la littérature ainsi qu'on aime une femme en qui on a mis toutes ses complaisances, tous ses bonheurs, toutes ses fiertés, une femme dont on est jaloux jusqu'à la férocité, de laquelle on écarte le moindre souffle du dehors qui peut la ternir, la moindre parole qui la peut salir, le moindre effleurement qui la peut blesser et près de qui on se repose des tempêtes qui grondent au loin.

Il n'y a de beau et de grand que les livres de colère et de combat. Saluons en Mirbeau un esprit brillant et tranchant comme la lame d'une épée.

G. J.